

biblio

Poésie

Lucien Noullez

LA NOSTALGIE DU CLASSIQUE

Daniel Fano – éd. Le castor astral,
Bordeaux, 2003, 88 pages

Daniel Fano est-il *classique*?

Relisant sans désespérer Poquelin, La Bruyère, François de Sales, Pascal et surtout, oui, surtout, La Fontaine, je n'ai pas de réponse péremptoire. Le classique français (et la classique — pardon, M^{me} de Sévigné...) s'apparente d'abord pour moi à l'ivresse de l'esprit. Chez tous ces auteurs en effet, et chez beaucoup d'autres, le bien dire confondait l'imaginaire et le réel. Dans tous les cas, il s'agissait bien de nommer. Au XVII^e siècle, cela tombait comme une horloge. Et, aujourd'hui, quand on lit ces auteurs,

on peut s'inquiéter quelquefois. Nos mœurs ne leur ressemblent plus. Ils demeurent pourtant source de poésie. Le réel désigné s'écarte à l'évidence de notre expérience. Rien n'y fait. Leur langue est si précise, qu'on se prend à rêver. Qui dirait notre vie, nos rêves, nos mémoires, nos espoirs, aujourd'hui, avec tant de rigueur?

Certes, la précision des génies du passé a joui du prestige des ans. Les « classiques » ont investi nos classes successives. Est-ce de cette gloire que se nourrit la *nostalgie* de Daniel Fano? Peut-être un peu. Pas dans le sens où cet auteur manquerait de reconnaissance. Fano demeure, je le crois, modeste. Il lit énormément.

Il lit, entre autres, les écritures de l'enfance, et, comme il n'est pas sans culture, il sait que ces écrits ont fécondé toutes nos aventures de lecteurs.

Au fond, le *classique* invoqué dans le titre de ce recueil de poèmes pointe peut-être et avant tout vers une vertu d'enfance... Ah là là, il n'est pas simple de s'en expliquer. Pas simple, parce que l'enfance, aujourd'hui, est bêtifiée. Pas simple, parce qu'on pourrait facilement prendre en flagrant délit d'insignifiance les poèmes de Daniel Fano.

Ce serait manquer gravement à la nostalgie dont le titre se fait l'écho.

Daniel Fano écrit à peu près n'importe quoi.

« Batman efface Albert Einstein ». Ah? bon... Mais aussi: « C'est un gangster acharné à boussiller / la photocopieuse ». En est-on sûr? Toujours, dirait-on, ces poèmes s'acharnent à dire des bêtises: « Il faut imaginer Eva Braun caissière » ou: « C'est Jim le boxeur au téléphone, il veut / récupérer ses billes... » Seulement, ce que ces poèmes font, ce qu'ils produisent chez leur lecteur, on ne pourra jamais en rendre compte.

Ils disent en effet un monde assez crapahuté, un monde vrai, délogé du sens commun, un monde éclaté. Bien avant Daniel Fano, le grand Jean Follain rassemblait en ses poèmes ceci et cela, pour signifier quelques ins-

tants d'éternité. Aujourd'hui, Daniel Fano montre de quel éclatement même nous sommes faits, dans des poèmes qui tiennent on ne sait comment, mais qui sont précis, salutaires et vrais, comme le seraient des aphorismes classiques, délivrés, non sans nostalgie, de vouloir imposer du sens.

FRUITS DE L'OMBRE (POÈMES 1976-1993)

Jean-Luc Wauthier – éd. L'arbre à paroles, Amay, 2003, 265 pages.

Si, dans l'excellente préface qu'il donne à ce fort volume, Pierre-Yves Soucy a raison de placer la solitude au cœur de la poésie de Jean-Luc Wauthier, j'aimerais pour ma part souligner que cette solitude même en aiguise la haute teneur morale. Le terme pourrait inquiéter. Le poète connaît ses classiques, à coup sûr, mais il n'a rien d'un fabuliste. L'homme s'engage volontiers, mais son poème ne cède en rien à l'idéologie. Morale, cette poésie l'est cependant de bout en bout. C'est même à mes yeux son charme, sa puissance, sa nature et son génie particulier.

Le romantisme avait posé la singularité du poète comme une pierre d'attente. De longs (et quelquefois sublimes) lamentos peuplent dès lors (et souvent alourdissent) la poésie depuis le XIX^e siècle. Rien de tel ici: ni solipsisme, ni attente métaphysique. Jean-Luc Wauthier pose la solitude comme naturelle; souffrante, peut-être, mais

jamais alanguie: « Une nuit une profonde nuit / sans mémoire ».

Telle est la condition qu'ont en partage les habitants de la planète, et la Terre elle-même. À ceci près qu'il échoit aux humains de parler, de « faire la mémoire », en quelque sorte, même si tout s'oublie et tout s'abîme dans le néant. La parole est une blessure, une responsabilité également. Mais le « dire » de Jean-Luc Wauthier n'exprime aucune révolte devant un ciel muet (et dont il arrive que le mutisme laisse chez le poète une trace nostalgique, trace rapidement et fièrement balayée!). Sa cambrure est néanmoins forte, car Wauthier, que l'amour inspire sans lui donner l'illusion de pallier une solitude essentielle, se refuse autant à l'avachissement moral que cachent bien des cynismes, qu'à l'illusion de lendemains enchantés. Douloureuse, cette poésie trempe donc son encre dans la dignité.

Une telle vérité se dit sans fard. Pas sans images, car il arrive que l'effort qui la sous-tend laisse résonner un enchante-

ment à hauteur d'homme. Pareil bonheur ne nous est pas chichement mesuré, dans ce recueil qui rassemble et revisite toute l'œuvre du poète, de 1976 à 1993. Du « poème / belle fille nue qui s'enfuit de mes bras » aux « chevaux indécis qui traversent les songes », la force des métaphores ne produit pas seulement quelques hasardeux bonheurs de plume. Elle est, en soi, fondatrice d'un langage et d'une éthique, qui, délivrée des espérances préfabriquées, n'en refuse pas moins de sombrer dans la platitude, le dérisoire ou la névrose.